

LEE Geumyi

Yujin et Yujin

Roman traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Marie Boudewyn

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE L'INSTITUT CORÉEN POUR LA TRADUCTION LITTÉRAIRE,
SÉOUL



*Éditions
Philippe Picquier*

Ouvrage publié sous la direction de

YEONG-HEE LIM

Titre original : ????????????

© 2009, Gu Byeong-mo

Edition française publiée par l'intermédiaire de Changbi Publishers Inc.

Tous droits réservés

© 2010, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Nicolas Delort

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0226-2

Avant-propos

L'histoire que vous allez lire se déroule de nos jours, en Corée, où, comme on peut s'en douter, les choses ne se passent pas tout à fait comme ici.

Le système scolaire, entre autres, est différent : l'école primaire dure six années, de 6 à 11 ans, ce qui fait que les Coréens entrent au collège à 12 ans. L'année scolaire commence en mars et se compose de deux semestres. Le premier se termine fin juillet et le second dure de la fin août jusqu'à la fin décembre. A la fin de la journée de classe, les élèves doivent faire le ménage par groupes (laver les vitres, nettoyer par terre, etc.), chacun à leur tour. Et la réussite scolaire compte tellement que les élèves suivent souvent des cours dans un institut privé tard le soir, après l'école, et pendant les vacances.

Dans certains milieux se perpétue un mode de vie traditionnel ; la femme est la plupart du temps mère au foyer. Cela dit, de plus en plus de femmes travaillent aujourd'hui. Parmi les classes aisées, les grands-parents jouent un rôle essentiel dans la vie du couple, qu'ils soutiennent financièrement. Il n'est pas rare

qu'ils aient leur mot à dire en ce qui concerne le choix du conjoint.

Enfin, comme le verrez, les habitudes culinaires coréennes peuvent surprendre ! Les kimbap qu'affectionnent les deux Yujin sont faits avec du riz et des légumes enroulés dans une feuille d'algue noire. Et les tteokboki sont un hors-d'œuvre coréen composé de boulettes de riz et de légumes à la sauce au piment rouge.

Sachez pour finir que cent wons (l'unité monétaire coréenne) ne valent même pas sept centimes d'euros !

*A Eojin, Nuri et leurs amis,
aujourd'hui adolescents*

Elle fait mine de ne pas me reconnaître

En ce jour de rentrée des classes, il flotte dans les couloirs une odeur de renfermé : celle de la poussière accumulée pendant les vacances. Mais le piaillage des élèves ne tarde pas à la dissiper. On croirait entendre des milliers de moineaux, qui s'agitent au point que l'école entière en tremble sur ses bases. C'est tout juste si le toit ne se soulève pas !

Après le cérémonial de la rentrée dans la cour, je rejoins ma salle de classe avec mes camarades, que je trouve bien changées. Elles n'affichent plus leur petit air innocent de l'an dernier, qui leur donnait une mine aussi radieuse que le soleil au lever du jour. Leur expression semble aussi blasée que les manches de leur uniforme qui en a vu d'autres, aussi impudente que leur jupe lustrée. Il faut dire aussi que nous entamons notre deuxième année de collège : mes camarades ont passé l'âge de s'effrayer des histoires de fantômes qu'on raconte à la récré et, surtout, de se plier docilement à la volonté des professeurs, même quand ils les menacent d'une punition.

Bien sûr, ce que je dis là vaut aussi pour ma meilleure amie, Sora, et moi. Nous avons bien grandi

depuis l'an dernier : nous ne nageons plus dans nos uniformes. Le mien commence même à me serrer un peu. Des vergetures sont apparues sur le haut de mes jambes, dont la peau peine à suivre le rythme de ma croissance ! Si je n'enroule pas ma jupe à la taille pour la faire paraître plus courte, c'est parce qu'elles forment comme une toile d'araignée sur mes cuisses. Je n'exagère rien !

Ces temps-ci, mon père écarquille souvent les yeux en s'exclamant d'un ton admiratif : « Ça alors ! Ma fille pousse comme un champignon ! » Mais ma mère, elle, claque la langue en ronchonnant : « A quoi bon monter en graine si tu ne mûris pas en même temps ? » Sans doute que ça lui déplait de me voir aussi grande : Hyeong-Jin, mon frère cadet, son fils chéri, est beaucoup plus petit que les garçons de son âge. Il se moque de moi en me traitant d'asperge. Je me défends en lui criant : « Gare à toi, Tom Pouce, je ne ferai qu'une bouchée de toi ! »

— Hé ! Yujin ! Il paraît que notre professeur principal donne beaucoup de devoirs, me prévient Sora.

Sa grande sœur, Bora, qui allait au même collège que nous l'an dernier et qui doit assister en ce moment même au cérémonial de la rentrée au lycée, vient de l'en avvertir par texto. Sora se trouve dans la même classe que moi depuis trois ans et c'est ma meilleure amie.

L'année de mes onze ans, ma famille et moi avons déménagé pendant les vacances d'hiver. Ça a été un déchirement pour moi de quitter notre ancien quartier mais je n'ai pas eu le choix. Mes parents avaient acheté un nouveau logement, mais pour rembourser le prêt, ils

ont d'abord dû le louer pendant deux ans. A la fin, ils étaient si pressés de s'y installer qu'ils ont emménagé sans attendre que je finisse mon primaire, comme je les avais pourtant suppliés de le faire. Ils ont même prétendu que c'était le moment idéal pour changer de quartier, vu que ça nous rapprocherait de mon futur collègue.

J'ai eu du mal à m'habituer à ma nouvelle école.

D'autant que je gardais de très bons souvenirs de celle d'avant, où j'étais restée cinq ans. C'est à l'époque où je peinais encore à m'intégrer que j'ai fait la connaissance de Sora. Nous sommes entrées la même année au collège et depuis, par chance, nous nous retrouvons toujours dans la même classe.

Dans ma famille, je suis l'aînée alors que Sora, elle, est la benjamine. Elle a un grand frère étudiant et une sœur qui entre cette année au lycée. Du coup, elle se donne des airs de tout connaître de la vie. Enfin, je dois admettre qu'en ce qui concerne les garçons, elle en sait plus long que moi, et même que celles qui en fréquentent déjà. Il faut dire qu'elle rêve de devenir romancière. L'an dernier, au collège, nous avons reçu un cours d'éducation sexuelle sur la puberté. Les autres filles et moi, nous avons écouté de toutes nos oreilles les explications du professeur sur « les pollutions nocturnes et l'apparition des caractères sexuels secondaires ». Sora, elle, avait l'air de connaître tout ça par cœur ou, du moins, aussi bien qu'une mère de famille qui a déjà élevé trois enfants. C'est peut-être pour cette raison que je la considère parfois comme une grande sœur, bien qu'elle soit plus petite que moi en taille. Pendant les vacances d'hiver, ses seins et ses fesses ont

pris juste ce qu'il faut de volume. Maintenant, elle paraît plus âgée que moi, qui n'ai pas encore de formes.

Sora échange un autre texto avec sa grande sœur. Franchement, je les envie, même si ça leur arrive de se disputer pour des histoires de vêtements et de chaussures. Moi, je ne peux pas partager grand-chose avec mon petit frère de onze ans.

Enfin, notre professeur principal, qui s'est déjà présentée devant nous lors du cérémonial ce matin dans la cour, entre en classe. Elle pose sa serviette sur son bureau puis écrit son nom sur le tableau noir : *Kim Soyeong*. Un nom aussi banal que le mien, Yi Yujin. Et, surtout, aussi banal que son apparence. Elle approche de la trentaine et doit nous enseigner la physique. A première vue, elle ne m'inspire pas grand-chose. Je sens qu'il me suffira de lui découvrir le plus petit défaut pour la détester. D'autant qu'elle a la réputation de donner beaucoup de devoirs – le pire des défauts !

— Bonjour, je m'appelle Kim Soyeong et je suis votre professeur de sciences physiques. Je sais que la plupart des filles n'aiment pas la physique mais j'espère que vous m'apprécierez quand même. Nous ferons tout ce qu'il faut pour cela, vous et moi. D'accord ?

Sora me donne un coup de coude, l'air interloqué. Contre toute attente, le petit discours de notre professeur la rend plutôt sympathique alors que, si elle nous avait infligé un sermon, elle aurait chuté dans mon estime. Heureusement qu'elle s'en est abstenue !

— Si vous voulez qu'on vous apprécie, ce n'est pas compliqué, lance haut et fort l'une de nos camarades.

Vous n'avez qu'à ne pas nous donner trop de devoirs ni d'interrogations difficiles et nous raconter des histoires drôles.

Les autres éclatent de rire.

— Bon ! Ma foi, je ferai de mon mieux, répond la prof. Avant tout, je voudrais que vous vous rangiez par ordre croissant de taille. Allez, zou ! Dans le couloir !

Sora et moi suivons nos camarades dans le couloir bondé où se pressent déjà les élèves des autres classes. L'odeur de renfermé a cédé la place au parfum rafraîchissant des crèmes de beauté. C'est normal à quatorze ans qu'on commence à en utiliser, non ?

Nous nous plaçons par ordre croissant de taille, le temps que la prof mémorise nos prénoms. Ensuite, elle nous attribue une place. Si je veux rester à côté de Sora, il va falloir que je plie les genoux. J'espère en tout cas qu'elle ne nous attribuera pas une place en fonction de nos résultats ; ce serait un abus de pouvoir de sa part !

Sora reçoit le numéro 31 et moi le 32. A première vue, il n'y a qu'une ou deux filles qui me dépassent en taille dans notre classe. La 6^e des 2^e année. 3262 : voilà le chiffre qui va me correspondre jusqu'à la fin de l'année. Il me fait penser aux codes-barres sur les boîtes de conserve. Nous rentrons dans la classe et prenons place par ordre de taille. Evidemment, toutes les filles ont plus ou moins triché pour rester entre copines, tout comme Sora et moi. En fait, rares sont celles qui ont changé de place depuis tout à l'heure.

La prof procède à l'appel, en notant nos patronymes au fur et à mesure dans le cahier de présence. Sitôt épelé leur nom, les élèves reprennent leurs

bavardages. Certaines sont tellement absorbées par ce qu'elles se racontent qu'elles ne réagissent même pas en entendant la prof les appeler, ce qui l'oblige à se répéter.

Comme nous sommes parmi les dernières, Sora et moi bavardons tranquillement en attendant notre tour. Nous avons passé le plus clair de nos vacances l'une chez l'autre ou à tchatter en ligne, mais nous avons toujours un tas de choses à nous dire.

— Numéro 32 ?

C'est mon tour. Je soutiens le regard de la prof en épelant mon nom le plus poliment du monde, d'un air tout ce qu'il y a de plus soumis.

— Yujin ? Mais il y en a déjà une...

La prof baisse le nez sur le cahier de présence sans paraître remarquer mes bonnes manières. Quoi ? Une autre Yujin ? Bah ! Ça arrive ! Depuis que je vais à l'école, j'en ai rencontré plus d'une. Mon père m'a confié qu'il avait longuement réfléchi à mon prénom et qu'il en avait choisi un facile à prononcer, même pour des étrangers, vu qu'on vit aujourd'hui à l'heure de la mondialisation. Ça n'est pas idiot, sauf qu'il n'est pas le seul à avoir eu cette idée. On ne les compte plus, les Yujin, en Corée ! Et vu le nombre de gens dont le nom de famille est Yi, ça en fait, des filles qui portent le même nom que moi ! De toute façon, je n'ai aucune envie de me lancer dans une carrière internationale rien que pour donner raison à mon père. Je ne supporterai jamais de vivre ailleurs qu'en Corée. C'est le pays de mon idole, le chanteur Dong-Hyeok. Au final, il n'y aura que des Coréens qui m'appelleront par mon nom et mon père se sera creusé la tête

pour rien. En attendant, voilà bien la preuve que je porte un nom très répandu.

— Yi Yujin ? répète la prof d'un air intrigué.

Une fille assise à l'avant répond à l'appel en même temps que moi. Elle se retourne, curieuse de voir à quoi ressemble son homonyme. Mon prénom a beau être courant, c'est la première fois qu'il y a dans ma classe une fille dont le prénom *et* le nom sont identiques aux miens. Mon regard se perd au fond de ses grands yeux. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part mais où ? Je fouille dans ma mémoire. Yi Yujin... Voyons voir... Une ampoule s'allume dans ma tête. Ça y est ! Je me souviens : nous étions ensemble en maternelle. Une fillette pareille à une poupée, aux yeux immenses et au corps tout menu. On la surnommait « la petite Yujin » pour la distinguer de moi, « la grande Yujin ». Et la voilà dans ma classe ! Je donnerais ma main à couper que c'est elle. Surprise, j'ai du mal à détacher d'elle mon regard. Ah ! Mais ça me revient : un jour, j'ai demandé à ma mère pourquoi mes yeux n'étaient pas aussi grands que les siens.

— Vous portez le même nom de famille, en plus ! Comment est-ce que je vais vous distinguer ? En vous attribuant un numéro : Yujin 1 et Yujin 2 ?

Les autres pouffent de rire. Contrairement à moi qui me suis tout de suite souvenue d'elle, la petite Yujin ne paraît pas me reconnaître. Elle se retourne vers le tableau d'un air indifférent.

C'est normal qu'elle ne me reconnaisse pas : je suis devenue si jolie depuis le temps ! S'il y a une phrase que mes oncles et mes tantes me répètent chaque fois qu'ils me voient, c'est bien : « Qu'est-ce que tu as

embelli ! » Enfin... disons que je me console comme je peux de ce que l'autre Yujin ne m'ait pas reconnue.

— Vous n'avez qu'à nous appeler « petite Yujin » et « grande Yujin » je suggère à la prof sans y penser.

La petite Yujin se retourne encore une fois vers moi. Je lui souris mais elle ne réagit pas.

— Bonne idée ! s'exclame la prof. Et toi, petite Yujin, qu'est-ce que tu en penses ? Tu es d'accord ?

L'autre Yujin a dû acquiescer sans mot dire : la prof semble adopter nos surnoms.

— Hé, Sora, dis-je à voix basse, la petite Yujin était avec moi en maternelle.

Voilà encore un sujet passionnant dont je vais pouvoir discuter avec Sora !

— Ah bon ? relève Sora. Quand on dit que le monde est petit... C'est quand même fou que tu te retrouves dans sa classe au collège !

— Déjà, à la maternelle, on nous surnommait « la grande Yujin » et « la petite Yujin ».

— Vous étiez copines, toutes les deux ?

Je lis dans son regard une jalousie inquiète, que j'interprète comme une preuve de son attachement pour moi : elle veut à tout prix préserver notre amitié.

— Pas trop : elle s'habillait comme une princesse. Des robes ornées de perles, des socquettes en dentelle... Tu vois le genre.

Ça me revient, maintenant : à la maternelle, tous les garçons de ma classe rêvaient de se marier avec la petite Yujin. L'un d'eux – un certain Sangmin dont j'étais secrètement amoureuse – a d'ailleurs pleuré à un pique-nique parce qu'elle ne voulait pas qu'il lui prenne la main. C'est aujourd'hui de l'histoire

ancienne mais ça me fait encore aussi mal que si on jetait du sel sur une plaie à vif. Cela a été ma première histoire d'amour malheureuse.

— Si je comprends bien, tout lui sourit, à la petite Yujin : elle a de la chance, quoi ! commente Sora. Vous étiez ensemble aussi, en primaire ?

— Non. Après l'incident, elle...

Je laisse ma phrase en suspens. Peut-être vaudrait-il mieux parler d'*affaire*, vu qu'à l'époque, les journaux et la télé en ont parlé et qu'il a fallu aller à la police...

— De quoi parles-tu ? m'interroge Sora dont les yeux brillent autant que ceux d'une taupe dans le noir.

Cette histoire m'a marquée comme une vilaine cicatrice au genou : elle m'a blessée mais j'ai oublié comment au juste. Sora et moi n'avons aucun secret l'une pour l'autre. Notre amitié est d'autant plus solide que nous nous connaissons à fond. Malgré tout, je n'ai pas envie de me replonger dans le passé.

— Oh, rien de grave. A un moment, la famille de la petite Yujin a déménagé. Je ne l'avais plus revue depuis. A la fin de ma cinquième année d'école primaire, mes parents aussi ont décidé de changer de quartier. Et voilà qu'on se retrouve au collège ! Et dans la même classe, par-dessus le marché ! Drôle de coïncidence, non ?

C'est la petite Yujin qui a fui la tourmente la première. Ça me cause un choc de la retrouver. Elle a si peu changé depuis la maternelle que je l'ai reconnue tout de suite. Sora s'apprête à me répondre je ne sais quoi, mais elle se ravise : la prof qui a terminé l'appel des quarante élèves réclame le silence d'un coup de baguette sur son bureau.

— Les collégiens, en deuxième année, se retrouvent dans la situation du cadet d'une famille de trois enfants. De grands espoirs reposent sur l'aîné, vu que c'est lui qui est venu au monde le premier. Le benjamin, on le chouchoute parce que c'est le petit dernier. Mais le cadet, lui, passe souvent inaperçu. Il doit se démenner s'il veut que ses parents lui accordent attention et amour.

— D'où est-ce que vous tenez tout ça ? intervient une élève.

La prof esquisse un sourire avant de répondre :

— J'étais moi-même la cadette de ma famille.

La classe entière éclate de rire.

D'un autre côté, les cadets ne soupçonnent sans doute pas à quel point les aînés souffrent de voir leur mère se mêler des moindres détails de leur vie, au nom de l'amour qu'elle leur porte. Quel calvaire !

— Ma sœur aussi se plaint sans arrêt d'être la cadette, chuchote Sora, un sourire complice aux lèvres.

Les cadets ne connaissent pas leur bonheur !

— En première année, on se laisse dorloter car on commence à peine le collège. En troisième année, on bénéficie d'un traitement de faveur parce qu'on s'apprête à passer l'examen d'entrée au lycée. En deuxième année, on n'a pas cette chance. Pourtant, la deuxième année de collège est essentielle. De vos résultats au cours des prochains mois dépendra votre avenir dans cinq ans.

Cinq ans ? Encore une qui ne pense qu'à l'université ! Elle est bien comme les autres... Le peu de sympathie qu'elle avait commencé à m'inspirer fond comme neige au soleil. A croire que nous sommes

venus au monde rien que pour entrer à l'université ! Ceux qui par malheur n'y arrivent ou ne sont pas admis dans celle que souhaitent leurs parents, leur colle une étiquette de bons à rien.

Après cela, nous élisons une déléguée de classe et la prof nous attribue les corvées de nettoyage. Sitôt terminé son discours en conclusion de la journée, je me précipite vers la petite Yujin. Il me semble que c'est à moi de faire le premier pas, puisque je l'ai reconnue la première. Je suis certaine qu'elle se souviendra de moi quand je lui aurai rappelé le nom de notre école maternelle.

— Petite Yujin ! dis-je pour l'interpeller.

Les autres se mettent à rire : il faut justement que ce soit moi, la grande Yujin, qui emploie nos surnoms la première ! La petite Yujin me lance un regard décontenancé.

— Tu ne me reconnais pas ?

Nos camarades nous observent avec curiosité. La petite Yujin semble se demander qui je suis.

— On était ensemble à l'école maternelle des Bourgeois. Tu ne t'en souviens pas ?

La petite Yujin reste de marbre. Je commence à douter de ma mémoire.

— Viens, dit Sora en me tirant par la manche. Ce n'est peut-être pas la Yujin que tu as connue.

Je me vexe et insiste :

— Tu habitais à Yeonjidong, avant, non ?

La petite Yujin ne réagit pas plus que si je lui parlais une langue inconnue. Un autre épisode me revient en mémoire : celui d'une fête chez elle, où elle m'avait invitée.

— Je suis venue à ton anniversaire, une année ; je t’ai même offert une baguette magique. Celle de la princesse Mimi. Tu ne te rappelles pas ?

La princesse Mimi était à l’époque l’héroïne d’un dessin animé à succès. Toutes les filles rêvaient de se voir offrir une baguette magique comme la sienne. J’avais fini par convaincre maman de m’en acheter une. Aussitôt après, ma tante du côté de mon père m’en a offert une autre et c’est à ce moment-là que la petite Yujin m’a invitée à son anniversaire. Ça tombait bien ! Ma mère a emballé l’une des deux baguettes dans du papier cadeau. Je m’en souviens : ce jour-là, la mère de la petite Yujin m’a emmenée dans sa chambre pour m’interroger à propos de l’*affaire*.

Mais la petite Yujin ne semble pas me remettre. Ça devient humiliant, à la fin ! Je ne pensais plus à elle depuis longtemps, mais dès que je l’ai revue, mes souvenirs ont refait surface. Pourquoi persiste-t-elle à ne pas me reconnaître ? Il y a de quoi enrager, non ?

— Tu dois me confondre avec une autre, dit la petite Yujin sans se troubler, tandis que nos camarades se pressent autour de nous. Moi, je suis allée à la maternelle à *Kid English*. Tu peux te pousser, s’il te plaît ? Il faut que je nettoie la classe.

— *Kid English* ? relève Sora. Elle a vécu aux Etats-Unis ou quoi ?

Et moi, comme une idiote, je reste plantée là pendant que la petite Yujin me tourne le dos.

— Tu es sûre que tu ne te trompes pas ? intervient Seonju qui était déjà dans ma classe l’an dernier.

— Non. C’est le portrait craché de la Yujin avec qui j’étais en maternelle.

— Attends... Tu veux dire que tu l'as connue il y a sept ou huit ans ? Elle a dû changer, depuis.

Les autres l'approuvent avant de s'en aller. Je me sens aussi contrariée que quand je répons de travers à un contrôle dont je connais pourtant les réponses sur le bout des doigts.

Sora et moi devons laver aujourd'hui les fenêtres du couloir.

— Hé, Yujin !

— Quoi, Sora ?

— La petite Yujin a peut-être une sœur jumelle. Imagine qu'elle ait été séparée de sa sœur au berceau et qu'un couple très, très riche l'ait adoptée. Ça expliquerait tout. Qu'est-ce que tu en penses ?

J'en pense que ça me rappelle le roman qu'a écrit Sora et qu'elle a mis en ligne sur son blog. Jusqu'ici, je n'en trouvais pas les péripéties très vraisemblables, mais là, je me laisse convaincre. Elle a sûrement raison. Sinon, comment expliquer que la petite Yujin de mes souvenirs et celle qui est dans notre classe se ressemblent comme deux gouttes d'eau ? D'un autre côté, si j'en crois ma mémoire, la famille de la petite Yujin n'était pas si riche que ça. Nous habitions dans un quartier plutôt populaire, à l'époque. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que j'ai du mal à admettre que la Yujin de la classe ne soit pas celle que j'ai connue à la maternelle...

Elle soutient mordicus qu'elle me connaît

Le minibus de l'institut privé où je suis des cours particuliers après l'école s'arrête devant mon immeuble. C'est là que je descends. Il ne reste plus de place sur le parking, les voisins sont tous déjà rentrés. Mon ombre s'étire entre les réverbères. Après une aussi longue journée, j'ai l'impression que tout pèse une tonne : mes souliers, mon cartable, mon cœur, mes paupières... Même mon ombre, il me semble la traîner comme un fardeau.

Je me rappelle soudain la fille du collègue qui m'a surnommée petite Yujin. Franchement, ça m'intrigue. Une autre Yi Yujin, dans la même classe que moi... Bien sûr, j'ai déjà rencontré des filles qui portaient mon prénom mais aucune n'avait le même nom que moi. Pour couronner le tout, elle prétend me connaître ! Elle a mentionné une école maternelle et un quartier dont je n'avais jamais entendu parler, et elle a évoqué une fête d'anniversaire qui s'était passée chez moi. En fait, elle m'a carrément harcelée ! Je ne me souviens pas d'elle, mais elle est convaincue que nous nous connaissons. Mon ombre qui s'allonge m'interpelle :

« Quoi ! Tu n'es pas la petite Yujin dont je me souviens ? » Elle a pris la mouche comme si je faisais exprès de ne pas la reconnaître : elle paraissait tellement sûre d'elle ! Et si c'était ma mémoire qui me jouait des tours ? Je vais interroger maman à propos de l'école maternelle et du quartier qu'a mentionnés la grande Yujin. Comment est-ce qu'ils s'appelaient, déjà ?

J'attends l'ascenseur, qui descend du onzième étage. Le vieux couple qui habite en face de chez nous ne sort que rarement à la nuit tombée. C'est donc sûrement mon père qui l'a emprunté en dernier. Dire que je fais des journées encore plus longues que les siennes alors que lui dirige une entreprise !

L'ascenseur arrive au rez-de-chaussée. A cette heure-ci, pour ne pas changer, je suis la seule à l'attendre. Ses portes grandes ouvertes me font penser aux mâchoires d'un monstre géant prêt à m'avalier. Ses dents acérées vont me déchiquer ! Bien sûr, personne ne vient à mon secours. Quand j'étais petite, ça me faisait peur d'imaginer ce genre de scénarios, mais maintenant, ça m'amuse. Il me suffit d'imaginer quelque chose d'encore plus horrible pour calmer ma peur. Le monstre de l'ascenseur me recrache saine et sauve au onzième étage.

Je compose le code d'entrée et pousse la porte du vestibule au moment précis où mon père entre au salon en sortant de sa douche.

— Bonsoir ! je lance.

Je distingue le bruit du blender dans la cuisine.

— Bonsoir ! me répond mon père.

Mon père prend place sur le canapé. Ma mère lui apporte un verre de jus de fruits et légumes frais pressé

et m'en tend un autre, de lait. Je ravale les questions que je voulais lui poser. Elle est trop occupée avec mon père pour avoir la tête à m'écouter. Autant me contenter de mon lait.

Ma mère n'a pas beaucoup de temps à me consacrer. Elle doit encore s'occuper de mes deux petites sœurs Yuseon et Yumi, qui lui donnent bien du travail, et de ma grand-mère paternelle, qui habite dans le même immeuble que nous. Elle vit avec ma plus jeune tante, qui était partie étudier aux Etats-Unis avec son mari et qui est revenue seule en Corée après leur divorce. Ma tante ne facilite pas la tâche à ma mère. Au contraire ! Elle représente une charge supplémentaire. Ma mère ne s'intéresse à moi que quand je lui montre mes bulletins, toujours excellents, ou que je décroche une récompense à l'école. J'ai fini par en prendre mon parti.

Sitôt dans ma chambre, je me débarrasse de mon cartable qui me faisait dans le dos une bosse de chameau. Je ne l'ai pas porté pendant les cours mais j'ai l'impression qu'il m'a scié les épaules toute la journée. Pendant que je change d'habits, mon regard se pose sur un album. Je m'assieds sur mon lit en sous-vêtements, le temps d'y jeter un coup d'œil. Il rassemble les photos prises le jour d'Halloween à mon école maternelle, dont un portrait de groupe devant une plaque indiquant le nom de l'établissement : *Kid English*. J'examine attentivement chaque visage. A l'époque, on nous attribuait des prénoms anglais et je m'appelais Diana. Je ne retrouve aucune Yujin parmi mes anciennes camarades. Forcément, puisque la fille d'aujourd'hui m'a parlé d'une autre école maternelle. C'était stupide de ma part d'espérer la reconnaître.

Je ne dois plus faire attention à ce qu'elle dit, cela n'a aucun sens. Demain, elle viendra sans doute me voir pour me dire qu'elle s'est trompée.

Ce matin, j'aperçois la grande Yujin à l'entrée du collège avec d'une autre fille. J'ai l'impression qu'elles ne se quittent pas d'une semelle. Je n'aime pas trop ce genre de copines inséparables : en général, elles n'ont pas grand-chose dans la tête hormis les derniers potins sur les stars ou les acteurs de séries télé. Lamentable ! Au lieu de perdre leur temps avec des bêtises pareilles, elles feraient mieux d'enrichir leur vocabulaire d'anglais ou d'apprendre par cœur des formules mathématiques.

— Bonjour, petite Yujin !, la mémoire ne t'est pas revenue ? m'interpelle la grande Yujin en venant à ma rencontre.

Je songe un instant à lui parler de l'album photo de mon école maternelle, et puis non : je ne tiens pas à ce qu'elle s'imagine que j'ai pris au sérieux ses affirmations qui ne riment à rien. Ce qui est curieux, c'est qu'elle m'appelle « petite Yujin » comme si elle avait l'habitude d'employer ce surnom... moi aussi, j'ai l'impression de l'avoir déjà entendu, alors que je suis certaine que personne ne m'a encore appelée comme ça.

Une cour en pente d'une centaine de mètres sépare la grille du collège de la salle de classe à laquelle conduit une volée de marches.

— Tu es sourde ou quoi ? Pourquoi tu ne me réponds pas ? bougonne la grande Yujin.

Elle et son amie, elles ne seraient pas du genre à faire des bêtises ou à traîner avec des garçons ? Elles

n'en ont pas l'air, pourtant, je les vois déjà me racketter dans un coin de la cour, comme je voyais hier le monstre de l'ascenseur sur le point de m'engloutir.

— Je t'ai déjà répondu, dis-je en détachant mes mots. Je-ne-suis-pas-celle-que-tu-crois.

— Tu en es sûre ? rétorque-t-elle d'un air de me prendre en pitié. Tu n'aurais pas eu un accident qui t'a fait perdre la mémoire, par hasard ?

— Tu n'as pas une sœur jumelle ? intervient sa copine – son badge indique qu'elle s'appelle Yun Sora. Ça pourrait être elle qu'a connue Yujin.

Elle se croit dans un mauvais feuilleton télé ou quoi ?

— Vous n'avez rien de plus intéressant à faire que de me houspiller ? je m'énerve. Lâchez-moi les baskets !

— Ça va ! Pas la peine de te fâcher, ronchon Sora.

La grande Yujin et sa copine pot de colle tournent les talons en continuant leurs messes basses. Indignée, je les foudroie du regard. C'est quand même elles qui ont commencé ! Pourquoi s'en prennent-elles à moi ? Je déteste ce genre de filles sans gêne !

Je déjeune en vitesse dans la salle de classe avant de filer au quatrième étage, à la bibliothèque, loin du brouhaha de mes camarades dont les cris me semblent aussi menaçants qu'une nuée d'orage ou une volée de flèches. Si je peux, je passe systématiquement la récré au calme, à la bibliothèque. Manque de chance : je croise une fois de plus l'autre Yujin devant les toilettes, au pied de l'escalier.

— Petite Yujin ! m’interpelle-t-elle en criant haut et fort ce prénom, qui est aussi le sien, sans paraître gênée le moins du monde. Je peux te parler cinq minutes ?

Son inséparable copine n’est pas là, bien qu’en général l’une n’aïlle pas sans l’autre, comme une paire de baguettes. Tant mieux !

— A propos de quoi ?

Quel pot de colle ! Si elle met autant d’acharnement à réviser ses cours, elle risque d’avoir de meilleures notes que moi. Mais une fille qui se soucie d’un truc aussi futile que de courir après une ancienne camarade de maternelle ne doit pas briller en classe ; j’en donnerais ma main à couper.

— Suis-moi, m’ordonne-t-elle. Je veux vraiment savoir si tu es bien celle que j’ai connue. Dépêchons-nous avant que Sora n’arrive.

Elle s’éloigne à grands pas, de crainte, sans doute, que son amie ne la rattrape.

Comment compte-t-elle s’y prendre ? La fille qu’elle a connue aurait-elle une cicatrice ? Tant mieux, à la limite... Elle finira par admettre que je ne suis pas celle qu’elle croit et cessera de m’importuner. Patience ! J’en aurai bientôt terminé avec elle.

Je lui emboîte le pas : elle se dirige vers la cour. La cicatrice en question ne se trouve donc pas sur une partie du corps qu’il serait gênant d’exhiber en public. Il n’y a personne sur les bancs du jardin, il ne fait pas encore assez chaud. L’autre Yujin s’y assied. Je prends place en face d’elle. Le froid s’infiltré aussitôt jusqu’à la moelle de mes os.

— Dis-moi vite. Comment comptes-tu vérifier que je suis bien celle que tu crois ? Je te préviens : je n'ai pas de cicatrice à te montrer !

Elle semble hésiter.

— J'ai froid, dis-je. Dépêche-toi !

— Tu es certaine de ne pas me reconnaître ? me demande-t-elle d'un ton déterminé. A la maternelle, déjà, on nous surnommait « grande Yujin » et « petite Yujin ».

Elle me dévisage un long moment ; ce qui m'agace.

— Je te l'ai déjà dit que non. Et maintenant, explique-moi comment tu espères me prouver que je te connais.

Elle jette un coup d'œil aux alentours et se penche vers moi pour me souffler au creux de l'oreille :

— Tu ne te souviens pas de l'affaire ? Il a pourtant fallu aller à la police.

Quoi ? Pour qui me prend-elle ? La police ? Qu'est-ce qu'on aurait bien pu faire pour que la police s'en mêle ? Ça n'a ni queue ni tête, ce qu'elle raconte. Je la regarde, hébétée.

— Les journaux en ont parlé et ta famille a déménagé du jour au lendemain. Tu ne te rappelles pas ?

En voilà une histoire à dormir debout ! Je comprends de moins en moins.

— De quoi tu parles ?

Elle scrute mon visage sans me répondre. Elle paraît de si bonne foi que l'envie me vient de lui donner raison, rien que pour lui faire plaisir. Au bout d'un long silence, elle reprend :

— Apparemment, tu n'es au courant de rien. Oublie ce que je viens de te dire. Je croyais que tu faisais

semblant de ne pas me reconnaître, de peur qu'on reparle de l'affaire. Désolée !

Elle se lève, enfonce ses mains dans ses poches et rentre la tête dans les épaules, comme si soudain elle sentait le froid. Bon, je suppose qu'elle va me laisser tranquille maintenant. Je me lève à mon tour. Elle se retourne vers moi et me lance :

— C'est quand même curieux ! Je veux bien admettre que je t'aie confondue avec une fille qui te ressemblait, mais ça me paraît fou qu'elle portait les mêmes nom et prénom que toi.

Elle n'a pas tort. Moi aussi, je trouve ça bizarre d'avoir la même tête et le même nom qu'une fille qu'elle a connue autrefois.

« Bizarre... comme c'est bizarre ! » La remarque de la grande Yujin me trotte dans la tête. En attendant, j'espère qu'elle a compris que je n'étais pas celle qu'elle croyait et qu'elle ne va plus m'embêter.

Notre printemps

Je suis en train de discuter en ligne sur le forum du fan-club de mon idole Dong Hyeok, quand un signal sonore m'indique que quelqu'un que je ne connais pas souhaite communiquer avec moi. Sans doute une erreur. Je m'apprête à refuser le dialogue quand un message s'affiche :

— Bonjour Yi Yujin ! Ça fait un bail qu'on ne s'est pas vus !

— Qui c'est ?

— Keonu. Tu te souviens de moi ?

Mon cœur bondit puis se met à cogner dans ma poitrine.

— Kim Keonu ? Qui était dans ma classe en cinquième année de primaire ?

— Oui !

Keonu fréquentait la même maternelle que moi, dans mon ancien quartier. Nous nous sommes retrouvés dans la même classe en primaire. C'est en partie à cause de lui que je ne voulais pas déménager. Sangmin a été mon premier amoureux et Keonu le deuxième. Le jour de la Saint-Valentin, je lui ai offert des chocolats. Malheureusement, je n'étais pas la

seule. Un mois plus tard, le jour où la coutume veut que les garçons donnent à leur tour des chocolats aux filles, Keonu a distribué des bonbons à toutes mes camarades de classe !

— Qui t'a donné mon identifiant ?

Heureusement que je ne me retrouve pas face à lui : j'aurais piqué un fard en me mettant à bafouiller. La honte !

— Huikyeong. Ça fait plaisir de te retrouver. Qu'est-ce que tu fabriques, là ?

Il m'arrive de temps à autre de discuter en ligne avec Huikyeong qui était elle aussi dans ma classe en cinquième année de primaire. Elle a de la chance, elle fréquente le même collège que Keonu.

Qu'est-ce que je lui réponds ? Si je lui avoue que je tchatte sur le forum du fan-club de mon chanteur préféré, il va me trouver ridicule !

— Je fais mes devoirs. Tu vois souvent Huikyeong ?

— On n'est pas dans la même classe mais je la vois de temps en temps pendant les TD, après les cours. On parlait justement de toi, l'autre jour. Tu peux me donner ton numéro de portable ? Je t'enverrai un message, un de ces quatre.

Aïe ! Qu'est-ce que je dois lui dire ? Je n'ai pas de portable. Seulement, j'ai honte de l'avouer. En plus, je veux garder le contact avec lui. J'hésite. Je lui file le numéro de Sora en me promettant de me procurer un portable dès que possible. Je n'aurai qu'à prétendre que j'ai changé de numéro.

— 015-294-3399. Dans mon collège, on n'a pas le droit d'utiliser nos portables, alors ne m'appelle pas : envoie-moi seulement des textos.

— D'accord. Je te laisse à tes devoirs. Bye !

Je tente aussitôt de contacter Sora mais elle est occupée. Sans doute qu'elle joue à l'ordinateur. Je compose son numéro de portable.

— So... Sora, dis-je en bégayant sous le coup de l'émotion. Si tu reçois un texto d'un numéro inconnu, tu me préviendras, d'accord ?

Je lui résume la situation.

— Quoi ? Le fameux Keonu dont tu étais amoureuse ?

En fait, je lui ai déjà tout dit à propos de Keonu, un jour où nous jouions à « action ou vérité ? ».

— Oui. Pourquoi est-ce qu'il m'a contactée, à ton avis ? S'il n'avait pas une idée derrière la tête, il ne m'aurait pas demandé mon numéro, tu ne crois pas ?

Un vent de fraîcheur printanier souffle sur moi. Je raccroche et, de retour dans ma chambre, mon regard se pose sur un poster de mon idole Dong-Hyeok, que j'ôte du mur avant de le jeter à la poubelle.

— Pardon, Dong-Hyeok !

Le cœur aussi a ses saisons. Il change au fil des mois. Le temps de mon admiration pour Dong-Hyeok est révolu !

Quelqu'un sonne à la porte. C'est Maman qui revient du marché.

— Maman, achète-moi un portable, s'il te plaît ! je réclame. Je suis la seule de mes amies à ne pas en avoir.

Jusqu'ici, je m'étais laissé convaincre par les arguments de ma mère pour ne pas m'en donner, mais là, j'ai une bonne raison d'en vouloir un à tout prix : Keonu !

— Je pensais que tu avais compris et voilà que tu recommences ! Tu es trop petite pour qu'on t'achète un

portable. A quoi il te servirait ? Et puis tu sais combien ça coûte ? Sans parler du forfait...

— Si je n'ai pas déjà entendu ça un millier de fois...

— Il y a des forfaits bon marché pour ados. Allez, maman. S'il te plaît. Je ne m'en servirai que pour recevoir des appels ou envoyer des SMC.

— Si au prochain contrôle, tu te classes parmi les cinquante meilleures élèves de ton école, je t'en achèterai un.

Voilà un moyen de m'opposer un refus bien plus cruel qu'un simple « non » ! L'an dernier, j'ai terminé 285^e sur 400. Pour que je me retrouve parmi les cinquante premières, il faudrait que 230 de mes camarades se trompent de cases aux QCM, oublient d'inscrire leur nom sur leur copie ou qu'une catastrophe naturelle les empêche d'arriver à l'heure à l'examen. Ou alors, que je passe mes jours et mes nuits à réviser, comme les meilleures élèves. Et encore, ce serait peine perdue...

— Et toi, au collège, tu étais dans les cinquante meilleures ? je contre-attaque.

Sans se démonter, maman me rétorque :

— Oui !

— Tu peux le prouver, au moins ?

— Bien sûr : mon fils a hérité de mon intelligence. Hyeong-jin a de bons résultats, lui. Comme moi à son âge.

C'est vrai que Hyeong-jin s'en sort bien à l'école, mais, en primaire, ça ne veut pas dire grand-chose. Il faut attendre le collège pour savoir ce qu'on vaut vraiment en classe.

— Pfft ! Il n'y a pas que l'école dans la vie. Il ne faut pas juger les enfants d'après leurs notes.

— C'est ce que prétendent les cancre. Qu'est-ce qu'il y a de plus important que les résultats scolaires tant qu'on va à l'école ? Ce sera pareil, le jour où tu trouveras un travail : ton métier comptera plus que tout, jusqu'à ce que tu fonderas une famille. Alors là, ce seront ton mari et tes enfants qui occuperont la première place dans ta vie.

Je n'aime pas que maman sous-entende que mon père, mon frère et moi occupons la première place dans sa vie.

— En tout cas, si tu te classes parmi les cinquante premières, je t'achèterai un portable dernier cri, me promet maman qui en profite en réalité pour me narguer, sachant pertinemment que je n'y arriverai jamais.

Furieuse, je regagne ma chambre en claquant la porte. Dans l'intervalle, Sora m'a prévenue par mail qu'elle descendait à la supérette de ses parents, au rez-de-chaussée de leur appartement. Quand il y a trop de clients, Sora, son frère et sa sœur leur donnent un coup de main. En fait, ce sont surtout Sora et son frère qui les aident le plus.

Les parents de Sora laissent le champ libre à leurs enfants, en ce qui concerne l'école. S'ils souhaitent poursuivre des études, tant mieux, mais s'ils n'en ont pas envie, ce n'est pas grave : plus tard, ils se chargeront des livraisons à la supérette. A la réflexion, ce que je viens de dire vaut surtout pour Sora et sa sœur. Leurs parents ont engagé un tas de professeurs particuliers pour leur unique fils, ce qui lui a permis d'entrer dans l'une des meilleures universités du pays. Bora, qui a horreur des livraisons, se démène pour avoir de bonnes notes mais pas Sora, au contraire !

— Il vaut mieux devenir livreur qu'étudiant si on veut écrire un jour des romans. Aujourd'hui, n'importe qui entre à l'université. Je préfère parcourir la ville en long et en large pour me rendre chez les clients de mes parents, m'a confié un jour Sora. Cela me donnera l'expérience de la vie.

Sora a mis son premier roman en ligne sur le site d'un club de passionnés de lecture. Elle s'est même choisi un nom de plume, dont elle a d'ailleurs changé à plusieurs reprises. Son talent ne semble pas, hélas, à la hauteur de son enthousiasme. Le nombre de personnes qui ont lu son œuvre ne décolle pas. Sora est convaincue que la reconnaissance viendra plus tard, mais moi, j'aimerais qu'elle devienne rapidement célèbre. Après tout, aujourd'hui, il y a des auteurs qui ont d'abord du succès sur le Net avant de paraître en librairie ! Une fois que Sora sera connue, je pourrai au moins me vanter d'être l'amie d'une écrivain à succès.

— Comme vous le savez, nous n'avons pas de patrimoine à vous léguer ni les moyens de vous aider à monter votre entreprise. Vous devrez donc vous débrouiller tout seuls, nous a dit un jour ma mère, à mon frère et moi. Pour ça, il faut que vous travailliez bien à l'école et que vous entriez dans une bonne université.

Elle pourrait regretter de ne pas avoir d'héritage à nous transmettre. Mais non, elle préfère nous mettre la pression à l'école.

Elle ouvre brusquement la porte de ma chambre.

— Je t'ai déjà dit de frapper avant d'entrer, dis-je.

— Ah ! Excuse-moi. Tiens, où est passée ton idole, Dong Hyeok ? Tu lui as trouvé un remplaçant ?

Elle s'assied sur mon lit d'un air de flairer anguille sous roche.

« Tu te souviens de Keonu ? » ai-je songé un instant à lui dire avant de me raviser.

Pas question de me confier à ma mère : autant diffuser mon secret par haut-parleur à tout le quartier !

Quand j'étais petite, je lui racontais par le menu tout ce qu'il m'arrivait. C'est d'ailleurs elle qui m'a aidé à choisir les chocolats que j'ai offerts à Keonu, mais après, elle en a parlé à tout le monde, histoire de se faire mousser en passant pour une mère cool qui ne rechigne pas à conseiller sa fille à propos de son amoureux.

Quand j'ai commencé à porter des soutiens-gorge, là aussi, elle l'a raconté à la ronde mais je n'ai pas bronché : il faut avouer que je n'en étais pas peu fière ! Il me semblait que j'entrais ainsi dans le monde des adultes. Au fond, je ne demandais pas mieux que tout le monde sache que je portais des sous-vêtements de femme.

Pour mes premières règles, apparues l'automne dernier, ça ne s'est pas aussi bien passé. J'aurais voulu que ça ne s'ébruite pas mais ma mère s'est empressée d'en informer mon père puis ses cinq sœurs, mon autre tante du côté de mon père et enfin toutes ses amies dont je n'ose même pas me figurer le nombre. Elle a demandé à mon père d'acheter un bouquet de fleurs et un gâteau pour fêter l'événement et m'a remis un paquet cadeau bourré de serviettes hygiéniques.

Ce soir-là, mes parents se sont réjouis de constater que leur fille, le fruit de leur amour, devenait une petite femme. Mon frère Hyong-jin, lui, a eu le plaisir de

manger du gâteau, mais moi, la vedette de la soirée, j'ai cru vivre un cauchemar. Hyong-jin – que le gâteau n'avait sans doute pas rassasié – a profité d'un moment d'inattention de ma part pour déchirer le bel emballage de mon cadeau dont il a aussitôt découvert le contenu. Depuis, il se moque de moi dès qu'il en a l'occasion en me criant « couche-culotte ! ». Voilà comment ont été gâchées mes premières règles ; un moment de bonheur, en principe, ou du moins marquant, vu qu'il indique le début de ma vie de femme.

Je me suis aussitôt réfugiée dans ma chambre en pleurant de dépit. Ma mère n'a pas tardé à me rejoindre. Elle m'a dit que je devais m'estimer heureuse. Personne ne s'était intéressé à elle au moment de ses premières règles, vu qu'elle avait déjà quatre frères et sœurs. Ça ne m'a pas beaucoup réconfortée. Au contraire, je lui en ai voulu de chercher, à travers moi, à rattraper ce qui n'avait pas marché pendant son adolescence. Depuis ce jour-là, je ne me confie plus à ma mère et je garde mes secrets pour moi. Elle pense que c'est parce que je suis entrée dans l'âge ingrat. Elle me couve d'un regard compréhensif ; je suppose qu'elle s'est renseignée sur les symptômes de la puberté. En réalité, elle ne comprend rien du tout.

Sinon, elle ne m'aurait pas promis un portable à condition que je me retrouve parmi les cinquante premières à l'école. De quel droit se permet-elle de me faire du chantage en me refusant ce que je désire le plus ?

Sora se connecte au service de messagerie instantanée.

— Hé ! Keonu vient de m'envoyer un texto. Il dit qu'il a beaucoup regretté que tu changes d'école du jour au lendemain. ☺ Qu'est-ce que je lui réponds ?

— Tu peux sortir, maman, s'il te plaît ? Il faut que je fasse mes devoirs.

Je chasse ma mère avant de refermer la porte derrière elle. Ces derniers temps, ma mère s'est beaucoup rapprochée de l'une de ses sœurs aînées qui a, elle aussi, une fille de mon âge. Elle lui téléphone souvent pour discuter avec elle des changements liés à la puberté.

— A ton avis ? Tu n'as qu'à lui répondre à ma place. Je te fais confiance !

Sora est plus douée que moi pour ce genre de trucs, vu que c'est une romancière en herbe.

— Ça y est ? Qu'est-ce que tu lui as dit, à Keonu ???

— 'Comme je n'ai jamais cessé de te porter dans mon cœur, je n'ai pas eu le sentiment d'être séparée de toi.' ☺

— Quoi ? Tu as osé lui dire ça ? Tu plaisantes ! Sinon, je t'étripe !

— ☺ En fait, je lui ai écrit : 'La vie est ainsi faite : aux rencontres succèdent les adieux.' Alors ? Pas mal, non ?

— Qu'est-ce que ça signifie, au juste ? ☺

Jamais je n'aurais cru que mon nom – Yi Yujin – me causerait tant d'ennuis ! Un matin, peu après les examens de la mi-semester, notre prof principale nous annonce, un large sourire aux lèvres :

— J'ai une bonne nouvelle pour vous. La première de l'école fait partie de notre classe !

— C'est surtout une bonne nouvelle pour elle, non ? En quoi ça nous concerne ? me chuchote Sora.

Elle n'a pas tort. Il ne faut surtout pas que j'en parle à ma mère. Sinon, je l'entends déjà me dire en haussant

le ton : « Et toi, alors ? Qu'est-ce que tu fabriquais pendant que ta camarade révisait ? Je ne t'ai pas assez bien nourrie et dorlotée, peut-être ? Qu'est-ce qu'il te faut de plus pour réussir en classe ? »

Les autres élèves se demandent entre elles à mi-voix qui cela peut bien être.

La prof met fin au suspense en prononçant mon nom : Yi Yujin ! Mon cœur s'arrête de battre. Les autres se sont donc trompées de cases aux QCM comme je l'espérais ? Quand même, la première de l'école ! Si je m'y attendais... A moi le téléphone portable dernier cri ! Encore que... un portable ne suffira pas à récompenser des résultats aussi exceptionnels. Si je demandais à changer d'ordinateur ? Une foule d'idées se bousculent dans ma tête.

— Yi Yujin ? Mais laquelle ? interroge l'une de mes camarades.

C'est à ce moment-là seulement que je me rappelle la présence d'une autre Yi Yujin dans ma classe.

— La petite Yujin, précise la prof. Félicitations ! Tu as dû beaucoup travailler pour en arriver là. Tu as d'ailleurs obtenu de bien meilleures notes que l'an dernier et tu devances de deux points la deuxième.

La classe entière applaudit la petite Yujin.

— Et la grande Yujin, quelle place elle a ? demande une autre élève en pouffant de rire.

Je vous en prie, mon Dieu ! Punissez cette fille ! Arrachez-lui la langue !

— Ça, ça ne regarde que la grande Yujin. Je n'ai pas à vous le dire, répond la prof. Ne te décourage pas, grande Yujin. Continue à faire de ton mieux. Applaudissons nos deux Yujin !

La classe entière nous acclame en félicitant la petite Yujin de sa réussite et en m'encourageant, moi, à poursuivre mes efforts. Qui, au collège, a bien pu être assez stupide ou cruel pour nous placer toutes les deux dans la même classe ? J'ai quand même de meilleurs résultats que l'an dernier. Cette fois, je me retrouve 213^e. Je ne les ai donc pas volés, ces applaudissements.

Les excellents résultats de la petite Yujin s'ébruint bien au-delà du collège. Le minibus de son institut privé, qui a la réputation de beaucoup contribuer aux progrès scolaires, sillonne les rues du quartier, une banderole en travers de la portière :

FÉLICITATIONS À YI YUJIN !
LA PREMIÈRE DES ÉLÈVES 2^e ANNÉE
AU COLLÈGE DE FILLES GWANGHUI !

Les voisins qui connaissent mon nom n'arrêtent pas de complimenter ma mère, qui frôle de près la crise de nerfs. Au bout de quelques jours, elle se prend soudain à rêver et m'inscrit dans le même institut que la petite Yujin en espérant que, puisque nous portons le même nom, nous obtiendrons aussi les mêmes notes. Quand elle a su que l'institut offrait trois mois de cours gratuits aux élèves classés premiers de leur école, ma mère s'est énervée : pourquoi faut-il qu'elle paie pour moi alors que je m'appelle aussi Yi Yujin, après tout ?

Elle s'imagine sans doute que c'est grâce à son nom que la petite Yujin s'en sort aussi bien à l'école. J'ai songé un instant à lui confier qu'elle ressemblait beaucoup à celle que j'avais connue en maternelle,

histoire de faire diversion, mais je me suis ravisée. Ça ne me semblait pas très correct de mettre ça sur le tapis, maintenant que je suis certaine qu'il ne s'agit pas de la même. Curieusement, la présence d'une autre Yi Yujin dans mon collège n'a pas rappelé à ma mère celle qui fréquentait mon école maternelle. Je ne lui ai même pas dit qu'elle était dans ma classe. Mieux vaut ne pas l'encourager à nous comparer ! En revanche, je lui ai fait comprendre que, si je ne réussissais pas en classe, ce n'était pas entièrement de ma faute.

— Tu sais, maman, ce n'est pas un hasard si Yujin est arrivée première aux examens. A chaque vacances, elle va aux Etats-Unis. Du coup, elle parle anglais aussi bien que si c'était sa langue maternelle.

J'exagère à peine. La petite Yujin a un si bon accent que la prof d'anglais lui a demandé un jour si elle n'avait pas vécu aux Etats-Unis. Non, mais elle y avait fait un stage l'hiver précédent. J'ai forcé le trait pour que ma mère comprenne bien à quel point ça compte, le soutien des parents.

— En tout cas, tu as intérêt à t'améliorer en classe, vu ce que coûte cet institut. Je te rappelle qu'on ne roule pas sur l'or !

Ça a été le dernier mot de ma mère. Sa décision de m'inscrire à l'institut a paru la soulager. Mais je n'avais pas encore fini d'en baver avec cette histoire de première de la classe...

Quelques jours plus tard, Keonu m'a envoyé un message par Internet :

— Félicitations, Yi Yujin !!!

— ???????